



HAL
open science

Les corps, la vie, le pain

Claude Macherel

► **To cite this version:**

Claude Macherel. Les corps, la vie, le pain. Textes et documents pour la classe, 2003, n° 862, pp.18-22.
hal-00467766

HAL Id: hal-00467766

<https://hal.science/hal-00467766>

Submitted on 29 Mar 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les corps, la vie, le pain**Claude Machereil**

Anthropologue, chargé de recherche au CNRS (LAHIC)

Article

Pendant 500 générations, des « hommes mangeurs de pain » se sont identifiés corps et âme à leur nourriture première. Survol d'une civilisation qui est encore la nôtre.

Issue des transformations néolithiques élaborées entre Euphrate et Jourdain, l'assimilation des corps humains au pain a été déployée en représentations symboliques globales par toutes les civilisations du blé. Jusqu'à ce que l'emprise irrésistible du capitalisme industriel et marchand ne vienne, très récemment, modifier la donne. C'est une histoire d'appétit, de sueur et d'amour. Pour qui laboureur son champ et sème son grain avant de faire lui-même son pain, la terre des hommes est femme, leur ventre est un four à pain. Ce que l'ethnologue découvre dans la familiarité des paysanneries du blé, en allant du champ au corps *via* le grenier, le moulin, le pétrin, le four et la table, c'est une pensée liée aux façons de faire, l'union étroite du geste et de la parole. Il trouve d'humbles outils et des gestes que l'on croit simples, magnifiés par une foule d'œuvres d'art. Il ne voit pas le « profane » coupé du « sacré », mais tressés l'un dans l'autre. Et il assiste à d'étranges transpositions : la pâte à pain passe dans le lit, des nouveau-nés dans le pétrin, des femmes dans le moulin, des enfants et des amants dans le four. Il voit des pains en forme de mains, de têtes, de sexes, de corps entiers. Il voit des silos à grains accueillir les morts, des gerbes tapisser les cercueils, des boulangers panifier dans les tombes. À l'écoute des textes, enfin, il entend l'Europe balancer entre l'idée d'une fraternité charnelle ici-bas – « Cet homme est ton frère, dit Schiller, il est sorti du même four que toi » – et la vision d'une communion mystique, tournée vers un au-delà – « Prenez et mangez, dit Jésus, ceci est ma chair ». Le tout incarné dans la substance nourricière, précieuse et odorante du pain.

Pain, amour et civilisation à Sumer

L'épopée sumérienne de Gilgamesh fait du pain, étroitement associé à la sexualité heureuse, la nourriture civilisatrice par excellence. Gilgamesh, roi d'Uruk, est un tyran indomptable. Pour aider les gens d'Uruk à pacifier le despote, la déesse-mère modèle un lopin d'argile dans la steppe. Elle forme ainsi Enkidu, le futur compagnon du roi. Mais ce sauvage n'est encore qu'une « ébauche d'homme ». Il vit parmi les gazelles, broute leurs herbages, s'abreuve au même ruisseau.

Les gens d'Uruk dépêchent alors dans la steppe une courtisane nommée Lajoyeuse, avec mission de l'amadouer. Un chasseur conduit Lajoyeuse aux gazelles. Enkidu est avec elles. « Le voilà, dit le chasseur. Dénude-toi, découvre-toi le sexe pour qu'il y prenne ta volupté et n'aie crainte de l'épuiser. Alors sa harde lui deviendra hostile, pendant que de ses mamours il te cajolera ! » Ainsi fut fait. « Oubliant son milieu d'origine, six jours et sept nuits Enkidu, excité, fit l'amour à Lajoyeuse. » Puis elle le vêtit, « le prit par la main et le conduisit à une hutte de bergers. Il avait l'habitude de téter le lait des bêtes sauvages ! Le pain qu'ils lui présentèrent, il le regardait avec méfiance. La courtisane lui dit : « Mange du pain, Enkidu, c'est ce qu'il faut pour vivre ! Bois de la bière, c'est l'usage du pays ! Il mangea du pain, jusqu'à plus faim ; et il but de la bière, sept chopes ! Son âme alors fut à l'aise et ravie. Il nettoya à l'eau son corps velu et, s'étant passé de l'onguent, il ressembla à un homme ! » Au septième jour, un don culturel suprême parachève la transformation : l'intelligence d'une langue. Assis aux pieds de la courtisane, « les yeux rivés sur son visage, Enkidu comprenait tout ce qu'elle lui disait ».

Le four, les feux, l'enfant

De la plus haute antiquité à nos jours, une chaîne continue de métaphores transpose sur le pain ou sa confection une pensée du corps, et réciproquement. Le four et le ventre fécondable des femmes sont assimilés l'un à l'autre. « Allumer le feu qui s'enflamme sur le foyer ou dans le four, écrit Artémidore, signifie engendrement d'enfant ; le foyer et le four sont semblables à la femme : en eux le feu prédit que la femme sera enceinte. » Pour dire le désir ardent avec une clarté voilée de pudeur, un chant amoureux de Calabre parle l'idiome de la panification : « Ô jeune fille qui veut panifier, dans ton petit four je voudrais enfourner un pain ou deux avec ma pelle à four. Dans ton pétrin, je voudrais pétrir ta pâte avec mon levain. » Tel boulanger parisien d'aujourd'hui est cousin, sans le savoir, du galant Calabrais. À l'ethnologue qui lui demande comment il concilie travail nocturne et vie familiale, il répond du tac au tac : « Croyez-moi, ma femme n'est pas pénalisée ! Je lui ai fait deux gosses et trois fournées par jour. »

Parce que le levain se reproduit et fait gonfler la pâte, il a toujours été perçu et conçu comme partie intégrante du vivant. À l'image du soufflé qui anime le corps, le levain anime la pâte, qui s'aère et s'allège sous son action. On entoure la croissance de la pâte, sa reproduction et sa conservation des précautions mêmes qui protègent la femme enceinte et, plus généralement, la fragilité vulnérable de toute vie naissante. Ces processus requièrent chaleur, continuité paisible et silence. Car le bruit, dit-on, « effrayerait » la pâte qui lève et la ferait retomber, mal formée. Ce bruit est à l'image des « frayeurs » que redoute la femme enceinte, parce qu'elles menacent de provoquer taches indélébiles ou malformations dans le corps de l'enfant à naître. Ces élaborations

symboliques reposent sur une opposition entre, d'un côté, l'effroi qui « glace » et « paralyse », de l'autre la chaleur tantôt intense et tantôt mesurée qui est indispensable au démarrage et à la réussite de tous les processus vitaux : soleil printanier sur les semences en terre, « coup de foudre » qui fait fondre les amoureux, abolit les distances et conjoint les sexes, chaleur sans à-coups du fournil et du ventre maternel.

Les métaphores s'enchaînent, en actes ou en mots. Pour que lève la pâte, entre pétrissage et cuisson, on place les miches dans leurs panetons à l'endroit même où s'engendrent les enfants : sous les draps et l'édrédon du lit conjugal. En pays germaniques, lorsque quelqu'un disait : « Le four est tombé », chacun comprenait que la femme dont on parlait venait d'accoucher. « Entrez, disait Héraclite en désignant le four à pain, les dieux sont ici aussi. »

Du bon traitement des voracités cannibales

Des rites et des contes européens s'emparent de métaphores vitales communes et d'usages familiers du pain ou du four pour traiter humainement l'inhumain. Le cannibalisme, par exemple. En Grèce, quand la naissance d'un enfant viable suivait, dans une famille, celles d'enfants mort-nés, on disait du dernier-né qu'il avait « mangé » ses frères et sœurs. Les parents posaient alors le petit dernier sur la sole du four à pain, allumaient un mince fagot à l'entrée et fermaient la porte. À la question : « Mangeras-tu tes frères et sœurs ? », l'enfant, ou son porte-parole, devait répondre : « Non » avant d'être retiré du four. Interprétation : dans l'enceinte sociale du four, utérus figuré, ces Grecs effectuaient une seconde gestation du nouveau-né jugé « cannibale », afin de l'extraire rituellement de sa sauvagerie native (excessivement « crue »), pour l'installer aux yeux de tous dans une civilité vivable et partageable, celle de l'humanité « cuite à point ». Le motif du four « anti-cannibale » est aussi l'un des ressorts d'un conte fameux, *Hänsel und Gretel* (*Jeannot et Margot*), qu'ont recueilli les frères Grimm. Résumons. Le frère et la sœur ont été expulsés de leur maison natale, vide de pain. Affamés, perdus en forêt, ils trouvent refuge dans une maison de pain d'épices et de gâteaux, aux « fenêtres de sucre filé ». Bien entendu, ils se gavent. Or, la maîtresse de cette demeure nourricière à l'excès est une vieille cannibale. Le garçon, reclus et engraisé comme un pourceau, se voit promis à un sort effroyable : servir de nourriture à la vieille. Celle-ci, cependant, n'y voit goutte. Elle a besoin de la jeune fille qui, elle, voit clair. Le garçon, pour sa part, ruse pour retarder le jour fatidique, qui arrive pourtant après quatre semaines : c'est le jour de cuire le pain. Voyant qu'elle va y passer aussi, Margot pousse la vieille dans le four brûlant, où elle périt. Riches de ses trésors, frère et sœur retrouveront leur maison.

Le conte a deux faces. Sur l'une, il met ses héros à l'épreuve de carences et d'excès alimentaires extrêmes – famine, glotonnerie, gavage, cannibalisme. Sortis indemnes d'épreuves mortelles, ils gagnent une situation viable, dans leur maison natale enfin pourvue de pain en suffisance. Cette face matérielle, alimentaire, est indissociable d'une autre : *Jeannot et Margot* est un récit initiatique dont les héros sortent transformés, riches surtout d'une initiation tout ensemble physique, sociale et symbolique aux arcanes véritables de l'âge adulte.

Le récit a un ressort profond et méconnu, bien qu'il « crève les yeux », logé qu'il est dans le regard des protagonistes. Exactement, logé dans la différence entre la vieille qui « n'y voit goutte » et la vue de plus en plus nette des deux héros. On sait que, lorsque les femmes disent « voir » ou « ne plus voir », elles parlent de leur sang. « Voir » exprime la visibilité de leur pouvoir génésique, périodiquement renouvelé. La quasi-cécité de la vieille, en clair, c'est sa stérilité de femme ménopausée. Coupée des continuités vitales, sans descendance, elle capte les enfants des autres pour les cuisiner et s'en repaître aveuglément – voilà la réalité de sa « sorcellerie ». La jeune Margot, par contre, « voit clair ». C'est qu'elle « a vu » – son sang. À un certain point du récit, elle s'est vue réglée et elle « a su » – su quoi faire d'elle-même ainsi transformée. Dès leur arrivée à la maison désirable, tandis que Jeannot jetait son dévolu sur les biscuits du toit, n'a-t-elle pas ôté de la fenêtre « toute une belle vitre ronde » pour s'en régaler, avide d'une lucidité de femme en devenir ? À la fin, elle remporte une victoire décisive sur la cannibale en se servant adroitement de la gueule étroite du four – matrice avide qu'on la comble de ce que son ardeur attend. Pourquoi le conte fixe-t-il à quatre semaines la durée totale des épreuves ? Parce que c'est précisément la durée d'un cycle menstruel.

L'entrée dans l'âge nubile, prélude à la sexualité qui engage, n'est donc pas pure affaire de physiologie. Cette transition est inséparable de l'apprentissage, proprement initiatique, de distinctions fondatrices de la vie en société, en même temps qu'elles sont personnellement incorporées. Forcée de traiter son frère comme un porc, Margot le voit refuser de confondre en lui l'humanité et l'animalité, clef et serrure de l'existence humaine. Symétriquement et pour elle-même, elle refuse d'être passée physiquement, comme on dit, « à la casserole » ; d'être enfournée toute crue, pour satisfaire des appétits à courte vue qui n'ont plus rien d'humain.

Plusieurs apprentissages vont de pair avec la découverte du corps fécond. D'abord naïve fillette perdue dans les bois, à la merci des siens, elle a appris, au fil et au feu des épreuves, l'art savant du jeu à deux faces. Ce savoir-faire est un savoir-vivre. Il lui permet ici de leurrer la vieille bigleuse, afin de déjouer une violence qui l'aurait « cuite » à vie. Il lui permettra désormais d'interposer des médiations salutaires entre ses propres ardeurs et le désir volontiers aveugle des garçons : « Ô jeune fille qui veut panifier, dans ton petit four je voudrais enfourner... ». Du même mouvement, elle a acquis un autre art majeur de la condition féminine, dans ces sociétés de la basse-cour et du four à pain : l'art des nourritures cuisinées et du pain bien cuit, grâce auquel une femme fait vivre, sous un toit hospitalier, ceux qu'elle aime, les siens.

Au ciel comme sur terre

Quant au garçon, plusieurs épreuves initiatiques engagent sa relation fondamentale aux oiseaux, réels ou symboliques. Son « petit oiseau » à lui, par exemple. Le récit met très en évidence le doigt de Jeannot, substitut narratif transparent du jeune sexe qu'il voit grossir de jour en jour. S'éprouvant pubère grandissant, il apprend, du même coup, qu'il pourrait bien ne devenir rien d'autre, à cet égard, que chair à consommer, bref, un « cochon ». En refusant de laisser tâter un membre grossissant par celle qui voudrait mal en user, le héros manifeste avec éclat qu'il apprend à maîtriser les usages relationnels de sa sexualité bourgeonnante.

Des deux côtés, le masculin et le féminin, le conte porte ainsi une éthique que pourrait condenser l'énoncé suivant : « Ceci est ma chair et toi, la cannibale, tu n'y toucheras pas. Je l'offrirai, le temps venu, à qui je déciderai de m'unir, mon élu(e). » Modulation charnelle, terrestre et sexuée, en somme, de l'énoncé divinement sacrificiel, asexué, et gage à ce prix d'une vie au-delà de la mort : « Prenez et mangez, dit-il en donnant du pain aux douze qu'il avait élus, ceci est ma chair qui va être livrée pour vous. Faites ceci en mémoire de moi » (Luc 22, 19).

Savoir +

DUPAIGNE Bernard

Le Livre du pain

Paris : Messidor, 1986.

MACHEREL Claude ; ZEEBROEK Renaud

Une vie de pain

Bruxelles : Martial, 1994.



© SCÉRÉN - CNDP
Créé en octobre 2003 - Tous droits réservés. Limitation à l'usage non commercial, privé ou scolaire.